

Journée d'étude à Lille samedi 20 avril 2002 *Responsabilité et Inconscient*

CONCLUSION

Au terme de cette journée de travail bien remplie, je voudrais d'abord remercier tous ceux qui y ont contribué par leurs travaux, des travaux dont je me permettrais de dire – et j'espère que mon sentiment est partagé par vous tous – qu'ils étaient motivés moins par un souci de maîtrise que par un esprit d'ouverture et d'interrogation et ceci malgré les réserves que nous sommes amenés à faire les uns et les autres sur le contenu de tel ou tel exposé.

Évidemment, quand on essaie de traiter un sujet ou un thème devant un public, on a généralement le souci d'en définir les termes, et d'en établir la cohérence avec la responsabilité de vouloir bien communiquer à l'auditoire ce que l'on pense, ce que l'on a à dire. Cela suppose qu'il existe entre le locuteur et l'auditeur une commune mesure, ou ce qu'on appelle depuis Descartes le bon sens, la chose au monde la mieux partagée...

Mais, comme on le sait pour la psychanalyse, le langage ne sert pas essentiellement à la communication et les notions d'Inconscient et de Responsabilité ne sont pas posées par nous comme des entités en soi. Elles sont relatives à des pratiques et des discours divers. C'est ainsi que l'on parle, par exemple de l'inconscient selon Freud, selon Jung, et même de l'inconscient avant Freud, etc.

En est-il de même du terme de responsabilité, aurait-il à cet égard une dimension plus universelle ? On pourrait se demander si ce terme a, par exemple chez les Grecs, les mêmes connotations que dans notre culture, celle des religions révélées. Le mythe grec ne nous propose-t-il pas des héros agissant à leur guise sans culpabilité ? Dans cet univers, l'éthique est absente, non pas parce que la justice est aléatoire, mais parce qu'au choix personnel se substitue la notion de destin. De l'avis même des théologiens, l'angoisse du Chrétien et celle du Grec sont à l'opposé : la première est celle du péché, la deuxième est en rapport avec le joug du destin, où l'individu écrasé par la fatalité se trouve dans l'obligation de faire appel à la faveur des divinités, ou aux ressources de l'homme seul.

Lorsque Freud associe pulsion et mythe, que nous dit-il d'autre si ce n'est que le désir est pour ainsi dire aveugle ? Est-ce à dire qu'il aurait ce caractère de fatalité grecque ? Quelle responsabilité peut-on – dès lors – concevoir au sujet auquel on a à faire en psychanalyse ? Non pas certes le sujet dit conscient, mais celui qu'on appelle depuis Lacan le sujet de l'inconscient, un sujet dont il faut bien dire que Lacan l'a maintenu tout au long de son enseignement contre vents et marées, et s'il l'a maintenu, n'est-ce pas pour dire que ce sujet est d'une certaine manière responsable ? Et s'il l'est, de quoi ?

Que voulons-nous dire quand, en psychanalyse, nous parlons de la "position subjective" de quelqu'un ? C'est sans doute pour dire que l'on est confronté à un sujet qui n'est pas essentiellement constitué dans l'objectivité, c'est-à-dire à un sujet qui n'est pas donné comme un fait purement observable. Cette remarque, bien entendu, n'est pas propre à la psychanalyse. Elle explique toutefois pourquoi dans la cure, l'analyste ne devrait pas accorder de valeur à des informations concernant son patient, qui lui seraient rapportées de l'extérieur comme autant de faits objectifs. Pour la psychanalyse qui est une expérience de discours, les faits n'ont d'intérêt que s'ils sont subjectivés, pris dans une énonciation ; et il importe à l'analyste de voir quel sens le sujet donne à ce qu'il dit et à ce qu'il fait, quel sens il confère à ses conduites et à ses comportements... Certes, ce terme de sens est dans notre milieu source de méfiance, car il escamote la dimension de l'altérité, il esquivé la question du rapport du sujet à l'Autre ; un rapport dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est conflictuel et qu'il soulève de ce fait la question de la responsabilité du sujet qui fait face à cet Autre, se trouve acculé à devoir répondre... mais de quoi ? On a pu remarquer dans ces journées, sans doute à juste titre, que le problème de la responsabilité et celui qui lui est accolé – à savoir le terme de culpabilité – sont devenus plus lisibles avec l'émergence des religions révélées où, face au Créateur, à Dieu le Père, au Père Idéal, l'individu se trouve dans la situation d'une créature frappée d'une insuffisance à pouvoir répondre à cet idéal. Dans le langage lacanien, on peut dire que le sujet a à répondre de ce qui, dans l'Autre, le fait ex-sister, c'est-à-dire de ce qui fait coupure dans l'Autre, au point que le sujet, de par son ex-sistence, se sent responsable de ne pouvoir répondre comme il se doit à cette coupure qui l'institue pourtant comme sujet.

Bien sûr, tout ceci mérite d'être développé davantage, en prenant soin de bien distinguer dans les religions en question, culpabilité et responsabilité. Et que dire du névrosé qui se lance jusqu'à épuisement dans des pratiques d'expiation pour réparer le défaut qu'il croit avoir causé à d'autres ?

Reste qu'on pourra nous objecter ceci : comment concilier cette notion de responsabilité avec ce que, par ailleurs, Lacan dit du sujet, à savoir qu'il est un effet du signifiant ? Si – comme l'enseigne Lacan – l'inconscient est structuré comme un langage et si le sujet est un effet du signifiant, quelle sorte de responsabilité peut-on attribuer à ce sujet et donc à cette structure de l'inconscient dont on sait qu'elle est un élément constituant de la psychanalyse freudienne ? L'objection est d'autant plus importante qu'elle concerne la position de l'analyste dans la cure et le statut de l'interprétation psychanalytique. D'ailleurs, il faut bien dire qu'habituellement le terme de structure ne fait pas bon ménage avec celui de responsabilité.

Comment dès lors entendre cette formulation de Lacan selon laquelle de notre position de sujet, de sujet désirant, nous sommes toujours responsables ? Comment être responsable de ce qui est Autre, de nos rêves, de nos symptômes, etc. ? Et comment être responsable quand on se présente comme une victime ayant subi un traumatisme grave ?

Une analogie avec l'allégorie de la caverne de Platon nous permettra peut-être d'éclairer ce rapport de la responsabilité à la structure. Comme vous le savez sans doute, cette allégorie montre comment des individus captifs, enchaînés dans une caverne éclairée par les reflets d'une lumière qui vient du dehors, ne voient dans tout ce qui se passe au dehors que des ombres projetées sur le fond de la caverne. Ils vivent donc dans un monde d'illusions en prenant ces ombres pour la réalité.

Quelle différence peut-on faire alors entre les captifs de la caverne et les captifs en psychanalyse de la structure ? Dans quelle mesure peut-on parler de responsabilité à propos de ces captifs ?

Platon offre aux enchaînés de la caverne la possibilité de s'affranchir de leurs chaînes et d'accéder au monde de la vérité par la philosophie : il suffit de déchiffrer le monde des apparences en se référant à un autre monde supérieur, le monde des Idées intelligibles qui joueraient le rôle d'un métalangage.

Mais de la structure, pourrait-on en sortir ? Et comment s'en sortir si, comme le disent les structuralistes, la structure fait système ? Pour Lacan, la structure ne fait pas système. Tout n'y est pas signifiant et c'est précisément par là que trouve sa place l'objet, le fameux **objet a**. En outre la structure selon Lacan n'a rien à voir non plus avec la caverne de Platon, c'est plutôt une caverne dont la topologie relève d'un tout autre espace que celui qui est organisé par la simple distinction d'un extérieur et d'un intérieur.

Certes pour Lacan, comme d'ailleurs pour Platon, le langage constitue le matériau premier des chaînes, des chaînes de la structure et des chaînes de la caverne. Seulement pour Lacan, l'enfermement par la structure peut se faire libération et ceci sans recours à un quelconque métalangage ; tout dépend de la manière dont on considère ce matériau. C'est dans la mesure où les chaînes langagières, les chaînes signifiantes, peuvent se faire lecture que ce qui est considéré comme moyen de servitude, d'enchaînement, se révèle être tout autant un moyen de libération et un accès à un savoir réel...

La psychanalyse apporte là un renversement qui déplace la question de la responsabilité, puisque dans ce travail de libération, l'analyste ne se réfère à nulle figure ou référent ultime pour lire et déchiffrer les petites lettres de la chaîne qui agence nos discours. Bref, il n'y a rien dans la structure qui renvoie à un ordre de révélation. Si le sujet dépend dans son existence

des lois du langage, la responsabilité qui lui incombe ne serait plus de satisfaire tel ou tel regard, ou de devoir s'offrir comme sacrifice ou comme idéal, mais plutôt de devoir répondre des effets mêmes des lois du langage. Et il peut y répondre dans la mesure où précisément sa position, sa place, ne se confondent pas avec celle du signifiant. C'est ce qui permet au sujet de se tenir à distance de toute action traumatique, de ne pas s'abolir dans la représentation traumatique. Le sujet a une certaine marge par rapport au signifiant et cette marge désigne le rapport qu'il peut avoir à son propre dit, de sorte qu'il pourra donner son assentiment ou le refuser à ce que son dit le représente auprès d'un autre dit, selon la formule : "Le sujet est ce qui est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant".

Mais ceci n'est possible que dans une logique du signifiant. Je dis signifiant et pas concept (ou énoncé). Car une logique des énoncés, une logique du sens, fonde l'interprétation sur la distinction du vrai et du faux, alors que le signifiant qui, lui, procède d'une structure moëbienne, ouvre à une interprétation où la lecture et le déchiffrement ne sont pas suspendus à un quelconque métalangage, ni à la référence d'une réalité extérieure qui se poserait comme fondement et garant de nos constructions. Je pense ici à ce qui tracassait Freud dans son analyse de l'Homme-aux-loups, à savoir son souci de trouver un événement historique extérieur qui viendrait donner consistance, non seulement à ses propres constructions psychanalytiques, mais aussi à ce que son patient lui amène comme fantasmes, rêves et souvenirs. C'est ainsi que dans cette analyse Freud se trouve conduit, à partir des multiples associations de son patient, à supposer l'existence d'une scène primitive réelle qu'il reconstitue comme suit : "Un jour d'été où il faisait chaud, le petit Sergueï fut témoin, à un an et demi, d'un coït parental, etc."

La logique du signifiant comporte au contraire une lecture qui ne présuppose pas la référence à une telle réalité historique, à une référence qui confinerait l'analyste dans une logique de vérification, laquelle n'accorde pas au fantasme la place qui lui revient. Vous connaissez ce cas commenté par Lacan et qui illustre bien cet état de choses, le cas du "plagiaire de Kriss ou l'homme aux cervelles fraîches". C'est un patient qui se plaint, il s'accuse de plagiat. Kriss, son analyste, face à ces accusations de plagiat, est allé vérifier, dans la réalité, la véracité des dires de son patient – et n'ayant rien trouvé – il a cru bon de lui communiquer les résultats de sa vérification, histoire de le rassurer. En agissant de la sorte l'analyste place l'enjeu de la cure hors du discours que lui tient son patient. D'ailleurs à la sortie de la séance, le patient va au restaurant et commande des cervelles fraîches. C'était la réponse du berger à la bergère...

À l'évidence Kriss, de là où il se plaçait, ne pouvait pas entendre ce que lui disait son patient du côté des fantasmes. Il opérait dans le cadre d'une démarche vérificationniste du vrai et du faux.

Dans une perspective lacanienne, l'interprétation comme lecture ne vise pas à traquer un sens ultime derrière les sens manifestes. Elle tente plutôt de faire entrevoir au sujet à quel non-sens irréductible il se trouve lié. La mise en évidence du rôle que joue ici la lettre W, illustre bien ce dont il s'agit. Non seulement cette lettre W est la première lettre du mot *Wolf* (les loups étaient l'objet de sa phobie et peuplaient ses rêves) ; mais elle est aussi la première lettre de mot *Wespe* (guêpe) qui contenait les initiales de son nom et prénom : S.P.

En outre ce même W est le redoublement du chiffre romain V, chiffre évoquant l'heure de cette après-midi d'enfance au cours de laquelle il aurait assisté au coït parental...

On voit par là combien l'Homme-aux-loup est assujéti à cette lettre, et combien celle-ci pourrait avoir le rapport le plus étroit avec l'objet (**l'objet a**). Dès lors, nous saisissons bien pourquoi dans une interprétation, le maniement de la lettre n'est pas sans avoir quelque effet sur le sujet et pourquoi il n'est pas hasardeux de rattacher la question de la responsabilité au Réel qui est en jeu dans l'expérience analytique. N'est-ce pas d'ailleurs dans cette perspective que l'on peut aborder sérieusement la question du trauma, dans la mesure où comme l'a évoqué tout à l'heure C. Pisani, l'intolérable du trauma est induit par le Réel et que de ce fait il incombe au sujet la responsabilité irréductible d'y faire face ? Je ne voudrais pas reprendre ce que B. Vandermersch a rappelé et qui me semble trouver toute sa pertinence ici, à propos de ce que Lacan dit dans *R.S.I.* de l'interprétation comme pouvant produire un effet de sens réel. Je ferai seulement pour finir cette remarque : lorsque Lacan isole cet effet de sens réel en reconnaissant l'efficace au niveau non pas des dits, mais du dire, c'est pour donner consistance à la position de l'analyste en tant qu'elle est liée à l'existence chez le sujet de cette dimension primordiale que Lacan qualifie comme étant celle d'un "ça ne parle pas et ça jouit"... Que l'analyste soit voué de ce fait à incarner le Réel sous les espèces d'un "ça ne parle pas" n'implique pas pour autant qu'il soit en mesure de le faire. Car comme on le sait, il ne lui suffit pas de se taire pour faire jaillir la dimension d'un dire ; ou pour donner quelque valeur à son silence, de simplement "la boucler" parce qu'il ne comprend pas ce que lui dit son patient.

Voilà, je vous remercie de votre attention.

Elie DOUMIT